

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 3

Artikel: Lettres inédites sur la guerre du Sonderbund : [1ère partie]
Autor: Willer, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204779>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉGRETS

J'ai, pendant les fêtes de l'An, flâné sur les places de la Riponne et du Tunnel, où les attractions foraines ne manquaient pas. De tout temps, j'ai eu pour les paillasses et les tréteaux une vive sympathie et je prends un réel plaisir à tous les « romans comiques » imaginables.

Eh ! bien, ma peine fut grande, aussi grande que ma déception. Je n'ai pas retrouvé sur ce champ de plaisir mes vieilles connaissances d'autrefois. La mode, ingrate et capricieuse, sévit sur les joies populaires et les boniments du pitre, comme les jouets des enfants se modifient. Les baraques de jadis, simples et naïves, grotesques aussi, ont fini leur temps. Contemporaines des chanteurs de complaintes, elles sont mortes avec lui. Ou bien, peut-être, ont-elles émigré en d'autres pays moins sceptiques et moins blasés. Ce qui faisait le bonheur des gosses d'autrefois, inspire à ceux d'aujourd'hui une pitié dédaigneuse. Comment pourraient-ils estimer de pareils divertissements ? Ils en connaissent les dessous et les simples mystères. La tête parlante n'a plus pour eux aucun secret. Ils en rient.

Je le déplore. Les exhibitions fantaisistes qui réjouissent notre enfance, avaient une gaucherie, une naïveté plus « artistiques » que la machine pseudo-scientifique des attractions actuelles. Elles nous laissaient l'illusion et nous avions la foi.

Ah ! ces multiples phénomènes truqués, maquillés, fabriqués, dont nous admirions sans réserves les surprenantes monstruosité. Et ces bonshommes de cire qui figuraient indifféremment Pie IX et sa cour ou Napoléon III rendant son épée à l'empereur Guillaume. Et le sauvage Caraïbe avalant des lapins tout crus et des étoupes enflammées et qui mimait la danse du scalp en brandissant un tomahawk peu ordinaire ; et la somnambule extra-lucide chez qui les naïfs allaient contempler « celui qu'on aime et celle que l'on est aimé » ; et la femme torpille, dont le shakehand électrique mettait en joie « l'honorable public ». Il y avait aussi des théâtres, entr'autres ce superbe Cocherie dont la vogue, il y a encore quelque trente ans, rivalisait avec la célébrité des danseurs Knie et du dompteur Pezon. L'avez-vous oublié ? Ne vous rappelez-vous pas la silhouette noble et grave de M. Cocherie, costumé en marquis Louis XV, accueillant les spectateurs avec une dignité infiniment aristocratique. M. Cocherie était homme de cœur, assurément. Derrière le bureau de velours rouge à crépines d'or, trônait une vieille dame, coiffée avec des « anglaises » et dont l'attitude était aussi cérémonieuse que celle du maître. Tout le monde était du meilleur genre et le répertoire dramatique de M. Cocherie n'avait rien de vulgaire : drames, féeries, tragédies s'y succédaient superbement et dans des décors brossés par d'illustres maîtres. Que de luxe, que de clinquant, que de quinquets, et nous autres, gamins, au sortir des représenta-

tions mirobolantes, gardions, pendant des semaines et des mois, l'image lumineuse et colorée des palais, des forêts vierges, des grottes enchantées...

Que ce temps est donc loin et combien peu les fêtes d'aujourd'hui le rappellent ! La décadence est indéniable ; l'industrie et la science ont remplacé la fantaisie et la candeur d'autrefois. L'orgue de barbarie qui sussurait le *Beau Danube* ou miaulait le *Miserere* du *Trouvère* disparaît peu à peu, vaincu par des orchestrons, des harmoniflûtes et autres instruments mécaniques, dissimulés en de riches carapaces et mus par la vapeur ou l'électricité. Plus de somnambule ! Plus de sauvage teint au broux de noix ! Plus de cirques où de grosses dames en maillot de coton rose soufflent dans des ophicléides ! Plus de panoramas étranges, dont la perspective malheureuse semblait dater des primitifs ou débarquer d'Honolulu ! Plus de femme géante laissant pudiquement mesurer le galbe de son mollet et portant cinquante kilos sur sa « gorge » surabondante.

Tout cela est de l'histoire ancienne. Les cinématographes perfectionnés règnent en despotes sur les places de fêtes et le halètement des moteurs alterne avec l'harmonie des pianolas. A peine une ou deux scènes de balançoires supportent-elles la concurrence luxueuse et bruyante des montagnes russes. Il n'y a plus même de chevaux de bois ! Si Verlaine revenait au monde, il ne pourrait plus chanter :

Tournez ! tournez ! bons petits chevaux de bois !

car ce n'est plus sur l'effigie de ces excellents quadrupèdes que les gamins d'aujourd'hui peuvent aller s'offrir « pour deux sous de mal de cœur » ; non, ces merveilleux chevaux rouges, pommelés ou noirs, au museau camus, à la crinière flottante, à la queue parfois misérable, ces incomparables coursiers, galopant au son criard d'une mélodie barbaresque, ont abdiqué en faveur des bateaux à voiles, en attendant les pseudo-landaus automobiles avec pneus et cornes d'appel. Pauvres « carrousels » d'autrefois, en quelles terres lointaines, en quels hameaux perdus avez-vous transporté vos étalons apocalyptiques qui figuraient pour nous les mustangs de Gustave Aimard ou les destriers des aventures chevaleresques, selon nos lectures du moment ?

Une chose reste : les biscômes. Oui, ils nous restent. Bonshommes et bonnes femmes empanachés, ours de Berne, cœurs ornés d'amandes, souris informes, agrémentées d'un petit sifflet insolent, tout cela demeure et j'en suis heureux. Avec les tirs au flobert, les massacres des innocents, la tête de ture, remplacée, hélas ! par un vulgaire bloc de bois ; avec les mirlions et les faux-nez, ce sont là les épaves des fêtes de jadis.

Et nous autres, dont les cheveux blanchissent, nous regrettons les vieilleries disparues, l'orgue criard, la somnambule et la femme géante.

LE PÈRE GRISE.

Philosophie. — On parlait devant un joyeux vieillard de l'ennui de vieillir.

— Oui, dit-il, c'est ennuyeux, je veux bien ; et pourtant c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour vivre longtemps.

L'air de Montreux. — Est-ce que l'air est bon, chez vous ? demandait-on à un maître d'hôtel de Montreux.

— Exquis, nous n'avons que des exemples de longévité. Venez-y, croyez-moi, et vous serez centenaire en un rien de temps.

Force majeure. — Deux heures du matin !... Comment, c'est à cette heure que tu rentres ?

— Que veux-tu, tous les cafés sont fermés.

LETTRES INÉDITES SUR

LA GUERRE DU SONDERBUND

Les rangs des hommes qui firent la campagne du Sonderbund s'éclaircissent d'année en année. Bientôt les derniers de ces vétérans auront disparu ; leurs lèvres ne diront plus les combats dont ils furent les héros, les épisodes sanglants ou non qui marquèrent cette période de deuil national. Il nous restera bien les ouvrages des historiens. Mais la lecture en est souvent aride. Elle ne saurait avoir, en tous cas, la saveur, le tour libre et pittoresque des récits de contemporains qui ne songeaient en aucune manière à la publicité. Ces qualités, on les trouvera dans les lettres inédites ci-après, qu'on veut bien nous autoriser à mettre sous les yeux des lecteurs du *Conteur vaudois*. Elles ont été échangées entre un jeune officier et sa mère, qui demeura à Lausanne. Sans éclairer d'un jour nouveau l'histoire du Sonderbund et bien que la narration de la prise de Fribourg y fasse défaut, elles fourmillent de traits colorés, pris sur le vif, et évoquent en particulier avec bonheur l'état d'esprit des Lausannois tandis qu'on se battait sur les bords de la Sarine. L'auteur du plus grand nombre de ces missives est M. Georges Willer. Agé de 19 ans à peine, il sortait de l'École spéciale, son brevet d'ingénieur en poche, quand il fut nommé sous-lieutenant des sapeurs du génie, dans la compagnie Guex, qui marcha sur Fribourg et qui fut dirigée sur le Bas-Valais après la capitulation de cette place.

Bulle, le 11 novembre 1847.

10 h. du soir.

Ma chère mère,

Nous voici en pleine campagne, au cœur du canton de Fribourg, à Bulle. Nous avons couché à Cully, où j'ai logé chez le ministre. Nous y sommes arrivés dans la nuit. Repartis le matin à trois ou quatre heures, nous voici ce soir à Bulle. Nous avons donc fait une marche forcée de neuf lieues et demie.

De toute part les nouvelles sont excellentes. Aucune résistance. On nous reçoit à Bulle avec le drapeau fédéral sur tous les toits, à toutes les fenêtres. Le colonel Rilliet, arrivé seul à Romont, a été magnifiquement reçu par la population. Partout, de même, déflections nombreuses parmi les « Sonderbunds ».

Adieu donc, bon courage. Nous marchons gaîment et sans entraves.

J'ai vu plusieurs de mes amis de Lausanne. Il y a ici plusieurs bataillons.

Je n'ai pas le temps d'en dire davantage. Le service avant tout. Tu excuseras mon barbouillage.

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

G. WILLER.

Sous-lieutenant de sapeurs du génie.

Lausanne, le 17 novembre 1847.

Mon fils,

Je te remercie d'avoir pensé à ta pauvre mère. Ta lettre est venue à point pour me remettre un peu. Te dire comment nous vivons, les angoisses, les dits et redits, te dire tout me serait impossible. Je ne pensais pas que tu fusses à Fribourg. Vendredi et samedi toute la journée, l'on disait : « On se bat à Fribourg; elle s'est rendue »; puis après « non »; point de nouvelles, point de feuilles, rien. Tu peux t'imaginer quel tourment ! Je ne te parle pas de moi seule.

Samedi, le bruit court que la ville est prise. Les rustous disaient : non, les autres, oui, puis toujours rien de sûr. Enfin, dimanche soir, le Conseil d'Etat en reçut la nouvelle. Il la porta dans tous les lieux publics; le préfet la fit crier sur la Palud. On jouait la comédie; la toile fut levée par ordre de l'autorité. C'était une rumeur, une joie ! Puis après, une nouvelle angoisse : qui tué ? qui blessé ? Aujourd'hui, le *Bulletin* indique les blessés, environ 40. Les journaux ne disent rien, une demi-feuille et voilà tout.

On nous dit que l'on en tue dans les rues de Fribourg à bout portant, que les landsturm sont cachés, que l'on a taillé en pièces deux des nôtres; enfin on dit tant de choses que, si le quart était vrai, on viendrait fou. Donc, mon pauvre enfant, aie pitié de ta mère; écris aussi souvent que possible, mais pas en sténographe, tu sais que je ne sais pas deviner. Sois prudent, ne sors pas la nuit.

Je ne pense pas que ce soit vous qu'on envoie à Lucerne. Les volontaires qui étaient partis sont rentrés; pas les carabiniers, seulement les autres. Le dépôt fait le service de la ville. Il y a un poste à l'Ours, un à Beau-Site et ailleurs. Les militaires qui sont du côté du Valais sont bien.

Avez-vous vos rations ? Comment êtes-vous nourris ? Le vin doit être très cher. L'on dit que l'on a pris les fromages, laissé couler les tonneaux de vin. Est-ce vrai ? TA MÈRE.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

7

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE, PAR O. HUGUENIN

XI

LA « retraite » de dix heures venait de sonner au petit clocher de l'hôtel de ville; on entendait la grosse cloche de l'église la répéter comme un écho dans le haut de la vallée, quand Olivier Vuille, ses souliers détremés par la neige fondue et l'eau des flaques qu'il avait traversées, arriva devant la scierie des Cœudres, où, sous la grande roue au repos, s'écoulaient bruyamment le trop-plein de l'étang. « Cet Abram-Louis est pourtant toujours le même ! » grommela le justicier en constatant qu'il n'y avait plus de lumière dans la maison, et que la porte était close. « Ça n'a rien de souci : ça dort sur les deux oreilles, sans seulement se douter qu'avant le chant du coq sa maison pourrait bien se trouver sous l'eau jusqu'au toit ! »

Il alla heurter à l'une des fenêtres en criant : — Ho ! Abram-Louis !

Fribourg, le 17 novembre 1847.

Ma chère mère,

Il paraît que nous resterons quelque temps à Fribourg avec le quartier général. A chaque instant on répand de fausses nouvelles d'assassinats commis par le landsturm sur les sentinelles. Rien de cela n'est vrai. Ce qui accrédite ces bruits, c'est qu'on entend continuellement des coups de fusil dans les rues : ce sont les soldats qui déchargent leurs armes.

Nous n'avons réellement perdu que sept hommes; mais nous avons eu 48 blessés. On ignore les pertes des Fribourgeois, mais elles sont bien plus considérables...

Je vais demain en campagne, commandant en chef vingt hommes pour surveiller des ouvrages sur la route de Morat. On fait cela chacun à son tour. Nos sapeurs sont de crânes poltrons : ils répugnent à faire cette course. Lors de la bataille, le capitaine était loin; j'ai eu mille peines pour les empêcher de se débânder, la nuit suivante nous avons eu deux fausses alertes des plus risibles. Je te conterai cela à mon retour. J'ai failli y perdre mon manteau et être fusillé par mes propres soldats. Nous avons prodigieusement ri après.

Je suis toujours chez les capucins. Ce sont les meilleures gens du monde; ils ont mille prévenances pour nous; et cependant ils ne sont certes pas riches. Nous changeons de quartier demain.

Les Bernois ont fait un dégât effroyable partout où ils ont passé. On estime à 20,000 francs ceux qu'ils ont faits dans le magnifique hôtel des Jésuites.

Point de justes nouvelles de Lucerne.

Si tu veux m'écrire, adresse : M. G. Willer, sous-lieutenant dans les sapeurs du génie, comp. n° 2, brigade n° 1, à Fribourg.

Ton fils : G. WILLER.
(A suivre.)

Ah ! oui. — Deux jeunes femmes feuilletent un album de photographies.

— Tiens, voilà le portrait de Mme L...

— Il n'est pas réussi.

— Ah ! voici son mari... il est mieux.

— Dame ! tu sais que les hommes sont toujours plus faciles à attraper.

Chez le coiffeur. — Le garçon commence à raser un client.

— Ça vous fait-il mal, monsieur ?

— Oui.

— Qui va là ! répondit-on de l'intérieur. Est-ce qu'il y a du feu ?

— *Padié vé*, (parbleu oui !) du feu ! marmotta le justicier entre ses dents, sans pouvoir s'empêcher de sourire. C'est les ruz qui arrivent : il ne s'agit pas de dormir !

On entendit des exclamations confuses ; la fenêtre s'éclaira, et tôt après le verrou de la porte fut tiré par Abram-Louis, tout effaré, sans perruque et en costume sommaire.

Quand la lampe de fer qu'il tenait à la main lui eut montré son ex-ami debout sur le seuil, l'ancien demeura bouche béante et comme suffoqué.

— Eh bien oui, c'est moi, Olivier Vuille ! fit le justicier en relevant les pans carrés de son habit pour mettre les mains sur ses hanches. Mais on a autre chose à faire qu'à se dévisager, pour le moment. Les ruz arrivaient sur la « charrière » comme j'y passais. Ce n'est pas les creux des Cœudres qui veulent les arrêter longtemps ; ils devaient déjà être quasi pleins ! Si le froid ne revient pas contre le matin, ta *scie* va se trouver comme l'arche de Noé au milieu des eaux du déluge !

Tout en parlant avec volubilité, le justicier n'avait pu refuser de prendre et de serrer la main que lui tendait l'ancien ; à dire vrai, il le fit sans beaucoup de façons et même avec un certain empressement. Abram-Louis avait les yeux pleins de larmes.

— Le bon Dieu bénisse les ruz ! finit-il par dire d'une voix enrouée.

Le garçon repasse le rasoir sur la paume de sa main.

— Ça vous fait-il mal encore ?

— Oui.

Le garçon repasse plus énergiquement le rasoir.

— Et maintenant ?

— Toujours mal.

— Ah ! diable... mais où donc ?

— Au pied... un maudit cor.

Les souhaits de petit Pierre. — Le petit Pierre va souhaiter bonne fête à sa grand'mère.

— Grand'maman, je désire que tu vives le restant de tes jours.

— Merci, mon cher Pierrot, mais vois-tu, chéri, je n'irai jamais jusque-là.

LES LETTRES DROLES

Mon cher *Conteur*,

Tu as publié, dans ton dernier numéro, une amusante lettre d'un « assisté philosophe » ; en voici une non moins amusante et non moins authentique, qui fut adressée, il y a deux ans, à un chasseur de notre pays, par un brave homme qui voulait lui vendre un chien.

Un vieil abonné.

*

***, le 31 juillet 1905.

Monsieur,

Je suis obligé de vous répondre sur la maimie lettre à cause que je me trouve sans papier de poste.

Monsieur

Je vous donne dès des détails de sure mon chien. Le pri est de 80 frs. Jennait déjà pu avoir plusieurs foit 60 frs set année passé, comme je trouve quille ya sit peux de giblé sette année sure tout de renard et de fuine et de blairaux, Je me décide de plu retourné à la chasse, àcauze du travaux de la campagne et que je vien traux vieu pour retourné à la chasse. Les sieux manque, Je vous donne les détaille du mantaux, illa le mantaux brun les pätte rousse, et deux tache rouce sure les deux souci de l'euille il semble quille amit des berricte et illait rien gourmant donner lui se que voudré ille le mange.

Répondant au non de Sèzar, agé de trois ant, fesant sa troisième chasse, La première année jait déjà tué 29 lièvre 12 renard et 6 fuine et 4 blairaux, et je peux vous le prouvé senait pas de blague et nit de mensonge, vous seré sure d'être bien servi, et illait bon pour la gardé et

— Oui, répéta Euphrasie qui arrivait ; oui, le bon Dieu les bénisse, puisqu'ils nous ramènent un ami !

Olivier, un peu gêné par ces effusions, cherchait à prendre son air le plus digne. On ne cache pas plus aisément sa joie que sa peine.

Au surplus, personne n'en dit davantage pour le moment. Il n'y avait pas de temps à perdre pour prendre les précautions indispensables contre l'inondation, à savoir le transport des meubles au grenier et dans une chambre à serrer que ne pouvaient atteindre les plus hautes eaux. Jamais ce déménagement périodique n'avait été opéré avec l'entrain et la rapidité qu'on y mit cette nuit-là. Jamais la grande *garde-robés* à deux battants n'avait paru moins lourde à Abram-Louis : il avait le cœur si léger ! et puis Olivier en portait plus que sa part, et il avait les reins solides, le justicier, quand le lumbago ne le tenait pas ! et je vous garantis qu'il n'était plus question de lumbago !

A deux heures du matin, tout le monde avait si bien travaillé, y compris les enfants et le vieil ouvrier scieur, que tous les meubles, ustensiles de cuisine, instruments aratoires, outils de la scierie étaient à l'abri des eaux.

— Ouf ! fit Abram-Louis en se frottant les mains, les ruz n'ont qu'à venir ! Pour ce qui est des billons et des planches, à la garde ! on les repêchera après. Il n'y a pas à dire le contraire, Olivier, tu nous as rendu un fier service. Ah ! ça, tu ne t'en vas pourtant pas déjà ?